

Études littéraires africaines

FWELEY Diangitukwa, *Le paradis violé*, roman, Suisse, éd. Afrique Nouvelle, 1996, 164 p.

Alphonse Mbuyamba Kankolongo



Numéro 5, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042195ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042195ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mbuyamba Kankolongo, A. (1998). Compte rendu de [FWELEY Diangitukwa, *Le paradis violé*, roman, Suisse, éd. Afrique Nouvelle, 1996, 164 p.] *Études littéraires africaines*, (5), 49–52. <https://doi.org/10.7202/1042195ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sont complémentaires et parfois pathologiques. Autant l'Afrique apparaît comme la mauvaise conscience de l'Europe, autant l'Europe apparaît comme le bouc émissaire facile des Africains. Certains auteurs comme René Maran et Céline renvoient dos à dos la bêtise africaine et la bêtise européenne. L'Africain, mal dans sa peau, et l'Européen, mal dans son milieu, figurent les deux facettes du mal-être de l'homme du XX^e siècle, traumatisé par les guerres, la colonisation et les idéologies totalitaires.

Le bénéfice de ce tour d'horizon est de ruiner un certain nombre de mythes réducteurs, simplificateurs et généralisant sur l'autre (Moukoko, p. 148) car, comme le souligne André Dedet, "en tout homme, à de très rares exceptions, il y a un salaud" (p. 167).

Il va sans dire que cet ouvrage occupera une place importante dans les études actuellement menées aussi bien en littérature comparée en linguistique qu'en anthropologie car il semble bien que c'est dans ces trois domaines que les recherches les plus profondes ont été menées pendant le colloque.

Pourtant, il y aurait eu lieu de sonder également des domaines comme l'histoire, la diplomatie, les sciences politiques qui sont autant de champs d'observation pertinents des rapports entre les deux continents. Il va de soi que l'imagologie littéraire et la linguistique comparative ne peuvent pas à elles seules rendre compte de la complexité des échanges entre l'Afrique et l'Europe.

Ce regret, qui est beaucoup moins une lacune qu'un souhait, n'enlève cependant rien à la valeur de cet ouvrage dont la densité et la richesse sauront être appréciées des lecteurs.

■ Richard-Laurent OMGBA
Université de Yaoundé I, Cameroun

CONGO-KINSHASA

■ FWELEY DIANGITUKWA, *LE PARADIS VIOLE*, ROMAN, SUISSE, ÉD. AFRIQUE NOUVELLE, 1996, 164 p.

C'est le premier roman, et l'unique publié à ce jour, de cet auteur. Fweley Diangitukwa est né à Mpioka, dans la province du Bas-Congo. Il est diplômé en science politique de l'Université de Genève. Il a suivi des études d'informatique de gestion au Centre Doret à Vevey et à Lausanne, en Suisse. Mais il a d'abord étudié, au pays, la pédagogie appliquée à l'Institut Supérieur Pédagogique de Mbanza-Ngungu et à l'Institut Pédagogique National de Kinshasa-Binza. Ancien journaliste, il est actuellement Président-Délégué général de l'Office national du Tourisme de la République Démocratique du Congo (ROC).

Sur le plan littéraire, il est à la fois poète avec *Couronne d'épines*, dramaturge avec *Quelle solution pour l'Afrique ?* et essayiste politique avec *Maréchal Mobutu, je vous parle* et *Qui gouverne le Zaïre ? La République des copains*. Il a, à ce jour, six publications.

Que nous donne à lire *Le Paradis violé* ?

Le héros, Mwana, regagne son pays après plusieurs années d'exil en Europe. Dès son retour, il est d'emblée frappé par la dégradation insupportable des conditions de vie de la population. Aussi, prend-il ainsi très vite conscience de la misère du peuple entretenue par le régime dictatorial en place : "... une femme, à peine habillée, après avoir évoqué la mort de ses enfants, de ses nièces, de ses parents et de ses frères tués par des soldats dans des circonstances dramatiques, tend ses deux mains et demande l'aumône aux passants. Elle raconte son histoire insolite à qui voudrait l'écouter. Quelques passants jouent au Bon Samaritain ! Pour combien d'années encore ?" (pp. 13 -14).

Face à la généralisation de la paupérisation et à la clochardisation de ses compatriotes, Mwana confesse son incapacité à se taire devant les injustices, car il est constamment témoin oculaire et ahuri : "Des viols et des vols (qui) se commettent, des femmes et des hommes versent des larmes, certains gémissent dans l'ombre, incapables d'exprimer publiquement leurs inquiétudes" (p. 13).

Que faire pour sortir son peuple de ces atrocités, incapable qu'il se sent de démissionner face à ce qu'il considère comme ses responsabilités ? De caractère solitaire et taciturne, il s'adonne d'abord à la réflexion et à la méditation pour mûrir l'action à entreprendre contre la dictature solidement installée à la faveur de ses sbires. Ces cogitations, pour être fécondes, l'obligent à des fréquentes absences de son foyer. Eclate alors une mésentente entre lui et son épouse qui se plaint d'être abandonnée, parce que non aimée et non désirée par son mari. Issue d'une famille bourgeoise et fille d'un père qui est parmi les dignitaires du régime, Mena, de son nom, ne se soucie guère de la misère des autres. Comptent, pour elle, l'intimité avec son mari, leur bonheur à deux et les honneurs dus à son rang social. Foncièrement donc égoïste, elle déclare dépitée à son mari ; " Pour toi, j'avais tout gardé : mon corps, mon cœur, mon âme et tout ce qui s'y attache (...). Il faut que je te dise tout cela afin que tu saches le prix que j'avais payé autrefois pour me garder pure. Ne dois-je pas dire combien je souffre de ton indifférence ?" (p. 10). C'est vraiment en vain que Mwana s'efforce d'amener son épouse sur le terrain de ses préoccupations. A son altruisme, Mena, son épouse rétorque sans détour : "J'ai besoin de ton amour, chaque jour et à tout instant". (p. 102). Elle s'oppose ainsi à toute absence prolongée de son mari de la maison.

En fin stratège, Mwana accepte sur l'insistance de son épouse le poste de responsable de la presse officielle qu'on lui confie au sein du parti unique au pouvoir et plus tard celui de ministre du gouvernement. Dans son for intérieur, Mwana se frotte les mains et estime que c'est là une occasion en or qui lui est offerte pour d'abord comprendre les mécanismes du régime de l'intérieur et ensuite combattre celui-ci en silence.

A ce moment bien précis, apparaît sur la scène publique un personnage insolite que tout le monde s'accorde à prendre pour un fou. De son

vrai nom Zola, il sera alors surnommé Zao, c'est-à-dire l'idiot-fou parce qu'il avait sombré dans la folie. En réalité, c'est un intellectuel déguisé dans cet état bizarre pour attirer de la pitié sur lui.

Alors qu'il en profite pour critiquer de vive voix les méfaits du régime en place et faire prendre conscience à ses concitoyens de la nécessité impérieuse d'un changement radical dans le pays. Zao, si méprisé et crasseux, fascine par la lucidité et la pertinence de son discours.

L'introduction du personnage du fou dans ce roman n'est pas le fait d'un hasard et n'est pas unique dans le roman africain. Le personnage du fou obsède l'imaginaire des écrivains africains. Il est même devenu un mythe littéraire. Ce qui est significatif est que ce personnage surgit en des moments de fracture historique, de collision, d'incertitude, d'interrogation, d'inquiétude sur le sort et l'histoire d'une communauté sociale donnée. Tel est le cas de Zao ici. Et, comme tous les autres fous des romans africains, Zao sera assassiné. Mais, au-delà de sa mort physique, son message lui survit.

Même nommé ministre, Mwana reste fidèle à ses convictions de départ. Il ne renonce nullement à la critique du pouvoir totalitaire et centralisé auquel il a été contraint de participer par la force des choses. Il déclare sans ambages : "J'appartiens à la race de ceux qui ont horreur des injustices, qui cherchent la probité et que le vice dérange" (p. 59), il lutte pour le triomphe de la liberté. C'est donc un personnage qui se caractérise par sa ferme détermination et sa forte personnalité.

Cette ténacité sans faille finira par avoir raison de son épouse. En effet, c'est bien tardivement que Mena comprend le bien-fondé de la longue et ardue démarche de son mari.

Elle renonce à ses intérêts, à sa sécurité et à son bonheur personnels en faveur de la cause des misérables. Mwana est enfin comblé et se réjouit de cette métamorphose inespérée qui s'est enfin opérée dans son épouse. Celle-ci le lui exprime en ces termes : "Tu as raison de te battre. Les injustices ont assez duré. Maintenant, notre société a besoin d'hommes qui font feu des quatre fers, autrement c'est la traversée du désert" (p. 151).

A la fin du récit, Mwana est arrêté alors qu'il effectue une visite officielle dans le cadre de ses fonctions à l'intérieur du pays. Car, à la faveur de cette occasion, il a eu l'imprudence de laisser Zao - le fou - vilipender le pouvoir au cours d'une assemblée publique. Mais cette arrestation de Mwana n'est que le chant du cygne du régime. Déjà, dehors, la révolte populaire gronde ses pas. Et, le régime s'écroule comme un château de cartes.

Telle est, résumée à grands traits, l'intrigue de ce roman dont le prétexte a été l'incommunicabilité au sein d'un couple que tout destinait à la félicité. Mwana, le mari, un homme intelligent, humble, taciturne, tourné constamment vers la réflexion et l'introspection.

Mena, l'épouse, qui a évité les aventures amoureuses avant le mariage pour n'être que la "propriété exclusive" de son futur mari, issue d'une famille bourgeoise, donc exempte de tout souci matériel est follement

amoureuse de son mari bien que moins belle. Mais les vicissitudes de ce couple ne seront qu'un déclat qui permet à l'auteur d'être à l'écoute de sa société dont il s'est voulu le porte-parole à la manière d'Aimé Césaire, son aîné. *Le paradis violé* est, en définitive, à la fois un récit et un violent réquisitoire de ce que fut dans l'actuel Congo Kinshasa (appelé alors le "Zaire"), le règne de la féroce dictature de Mobutu. Il permet, à tout lecteur, même non Congolais, de mieux connaître et saisir le passé encore récent de notre pays. Sur le plan de l'écriture, l'auteur a fait preuve non seulement d'une élégante maîtrise de la langue française, mais aussi des techniques narratives aux niveaux de l'organisation du récit (utilisation des analepses et des prolepses, par exemple), de l'organisation spatio-temporelle (villas cousues des riches à l'opposé des bidonvilles nauséabondes des pauvres), du temps grammatical, romanesque et historique, etc.

En outre, plus d'un passage laisse au lecteur la délectation d'une prose poétique. Fweley n'était-il pas poète avant d'être romancier ? Comme quoi on renonce difficilement à ses premiers amours. Que dire du titre, *Le paradis violé* ? Celui-ci est, sans doute, porteur de sens. En effet, le Congo-Kinshasa qui, avec ses nombreuses richesses du sol et du sous-sol, aurait pu être un paradis, c'est-à-dire un pays où il fait beau vivre, a été détruit, réduit à l'état de pauvreté extrême de par la volonté cynique d'un seul individu : Mobutu. Celui-ci est donc le "violeur" du bien-être de ce qui aurait pu être un "paradis" terrestre.

Au demeurant, ce roman riche en thèmes (la mégalomanie du pouvoir, le mensonge, la misère, la négation de l'homme par l'homme, la dictature, la révolte, etc.) dénonce l'échec des régimes néocoloniaux issus des indépendances africaines et prophétise "l'avènement de nouveaux régimes démocratiques basés sur la justice, le respect de la dignité humaine, bref l'humanisme".

A tout dire, cet auteur s'inscrit dans une liste déjà longue des écrivains congolais qui ont eu à stigmatiser l'exercice du nouveau pouvoir africain néocolonial. Ce thème apparaît pour la première fois dans notre pays en 1973 avec *Entre les eaux* de V.Y. Mudimbe. Il reviendra plus tard avec bien d'autres écrivains : Ngal Mbwil A Mpaang, Pius Ngandu Nkashama (*Le Pacte de sang*), Djungu Simba (*Cité 15*), Nzau (*Traite au Zaire*), Bolya Baenge (*Cannibale*), etc. Au-delà du style et du ton propres à chaque écrivain, un dénominateur commun caractérise tous ces textes : le procès du pouvoir africain totalitaire.

Œuvre d'imagination certes, le roman congolais en particulier - compte tenu de ses particularités socio-politiques, psychologiques, culturelles, etc. - tire sa substance du vécu quotidien des hommes. A ce titre donc, il est une œuvre à haute teneur idéologique.